

# **PAPERS N° 10**

**COMITÉ DE ACCIÓN**

**AMP 2014-2016**

**Patricio Alvarez (EOL)**

**Vilma Coccoz (ELP)**

**Jorge Forbes (EBP)**

**Clara Holguin (NEL)**

**Clotilde Leguil (ECF)**

**Maurizio Mazzotti (coordinador) (SLP)**

**Nassia Linardou (NLS)**

**Responsable de la edición**

**Marta Davidovich (ELP)**

**Enfin**

## **Éditorial**

**Maurizio Mazzotti**

Avec ce numéro 10 des *Papers* se termine la publication préparatoire au prochain Congrès de Rio. Cette publication témoigne d'une grande élaboration produite par le thème de ce Congrès ; d'un ton interrogatif plus qu'explicatif, dans le droit fil de l'avancée conceptuelle apportée par l'inconscient *parlêtre* dans le dernier Lacan, il nous entraîne une fois de plus. L'ensemble des articulations du parlêtre, que Jacques-Alain Miller avait mis en lumière il y a deux ans à Paris, ont trouvé une suite. Elles ont suscité un enthousiasme théorique et de recherche qui a donné lieu à un véritable florilège. Le lecteur pourra s'en rendre compte en jetant un regard au sommaire de tous les textes publiés dans les dix numéros que nous publions *in fine* ici dans ce numéro. En guise de *manuductio* à ce qui aura lieu en avril au Congrès.

Ce numéro commence par un texte de *Marcus Vieira*, directeur du Congrès de Rio, prononcé à Paris le premier février dernier lors de la soirée du Conseil AMP sur « Le corps parlant et ses états d'urgence ». Ce texte interroge le thème de la résonance de la langue du corps parlant à la lumière des situations sociales extrêmes d'angoisse causées par une voix surmoïque et incorporelle qui peut être partout et nulle part à la fois. Il en souligne la différence avec la résonance asémantique qu'on expérimente, dans sa radicalité, durant une expérience analytique, là où *lalangue* est faite de bouts et de sédiments sonores dispersés et où la résonance ne prend pas la forme de la voix, faisant ainsi déconsister l'angoisse. Dans le texte de *Philippe De Georges* nous trouvons une reprise de l'*Hilflosigkeit* freudienne comme ce réel qui jette le corps dans la nécessité de parler, mais aussi de se projeter dans une adoration de sa propre image. Non sans que la jouissance opaque, qui en est le support, fasse de leur lien symptôme et pas seulement sens. *Ronald Portillo* relit aussi la deuxième position freudienne de l'inconscient, pas seulement refoulé, comme celui qui se connecte au parlêtre visant à incorporer le réel qui résiste au refoulé et devient *sinthome*. *Amelia Barbui* nous rappelle que chez Freud la jouissance du symptôme est souffrance ou sublimation, tandis que le corps parlant s'anime avec la pulsion et n'oppose plus la sublimation et le symptôme. Fait dont témoignent les demandes actuelles d'homologation de la jouissance. *Silvia Baudini* nous ramène à la clinique qui signale les changements du parlêtre en relation à la jouissance, soulignant comment, dans la pratique, tout cela impose de maintenir une distinction entre démonter la défense et accompagner le travail de suppléance où un symptôme trouve sa propre place. *Alberto Murta* souligne, en effet, comment la place de l'analyste dans la pratique avec le parlêtre doit être repensée en comparaison avec la signification fondée sur la base de la primauté du symbolique, à travers le discours. Il avance plutôt

l'usage logique du sinthome, donc une lecture différente du  $S_1$  sans effet de vérité, qui vise à resserrer la jouissance du parlêtre. *Leonora Troianovski* part, au contraire, de la conception du corps dans le dernier Lacan, en tant que corps du parlêtre et non plus du sujet du signifiant. Dans cette approche, l'effet de trou est central – l'imaginaire, le symbolique et le réel peuvent se nouer, donnant lieu à différentes écritures qui laissent en chacun une marque singulière de jouissance. Là où la voix fait résonance avec son équivoque. Même le texte de *Julio Gonzalez* se centre sur le corps du parlêtre et de sa jouissance une, dans la division avec les objets *a*, « hors corps ». Point de départ pour une réflexion sur le thème de l'autisme, et en particulier comment, dans celui-ci, ne pas avoir un corps n'exclut pas une relation avec le corps et ses orifices sans bords ; cliniquement mis en évidence par le manque de médiation de l'objet *a* comme objet qui amortit l'impact de la jouissance. Le corps est encore interrogé par *Beatriz Premazzi* par une réflexion critique de certaines théories féminines sur le genre et la disparition du nom de genre, par exemple, dans les travaux de J. Butler. Ici, le corps va être le lieu dématérialisé, vidé de la jouissance, où l'on trouve l'expression de styles de corps dans lequel, toutefois, l'impact de la langue ne structure plus rien de réel.

Avant de laisser la place à la lecture de ce numéro, j'adresse un dernier mot de remerciement aux collègues du Comité d'Action, dont la collaboration généreuse et ponctuelle a scandé et rendu possible la réalisation de cette publication. Merci à tous les collègues de l'AMP qui ont donné leur contribution scientifique. Merci également à tous les collègues qui ont coordonné et se sont engagés dans le travail de traduction des *Papers*, en les rendant accessibles au-delà des barrières des langues où cependant résonnent les voix singulières du corps parlant de l'École Une.

*Traduit de l'italien par Rachele Giuntoli*

## **La voix, la résonance et la balle**

***Marcus André Vieira***

*Texte prononcé lors de la Soirée du Conseil de l'AMP « Le corps parlant et ses états d'urgence », Paris, Association Mondiale de Psychanalyse, le 01 février 2016.*

« Les états d'urgence du corps parlant », dans ses aspects traumatiques, c'est un sujet d'une grande actualité. Il m'a mis, pourtant, dans l'embarras car l'actualité brésilienne à cet égard est bien loin de celle que je peux supposer être celle de l'Europe.

Il n'y pratiquement pas au Brésil d'attentats-suicide, comme ceux que l'on trouve en série aux Etats-Unis, et pas non plus d'attaques au nom de la religion, comme il s'en produit un peu partout maintenant. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de violence et d'états d'urgence, mais il est difficile d'imaginer une structure semblable.

J'ai choisi pourtant deux situations spécifiques qui peuvent peut-être nous permettre de discuter la place de l'angoisse et du surmoi dans l'urgence<sup>[1]</sup>.

La première est celle que l'on appelle au Brésil la *balle perdue*. Des bandes se disputent une région plus avantageuse pour le trafic dans une favela, ou bien la police leur tire dessus. Les coups de fusil font parfois des victimes bien loin dans les rues éloignées de la favela voire de la ville en bas. Il arrive alors que quelqu'un qui est sur le trottoir de sa rue tombe, touché par une balle perdue.

Rien de plus imprévisible. Il ne s'agit pas de la balle envoyée par l'ennemi, celle qui risque de nous tuer, mais la balle perdue incarne la solitude infinie d'une mort absurde, survenue dans la cour d'une école ou dans un boîte de nuit. On est face à ce qui paraît si imprévisible qui semble ne rien dire mais défaire tout sens. C'est une balle de ce genre qui nous lance dans l'urgence traumatique.

Notre paradigme pour traiter l'urgence depuis le Séminaire X, de Jacques Lacan c'est l'angoisse. Peut-on dire alors qu'il s'agit là de l'angoisse ? Or, il me semble que l'angoisse vient après la balle, dans un deuxième temps. Elle siège dans l'état d'incertitude dans lequel nous plonge la balle perdue. C'est là où la police vient nous dire « rester chez soi, car le pire peut arriver ». Si l'on tend à y croire c'est dans l'espoir de sortir de l'angoisse. Pour démontrer la place de cet ordre policier, je vous propose une deuxième situation.

Il s'agit de Maicon, un garçon d'environ dix-huit ans qui a été mis en prison dans un moment très particulier à Rio. Celui d'une épidémie de rumeurs. Il y a une dizaine d'années la ville presque entière a été paralysée pendant une journée, car on entendait parler d'attaques massives des caïds du trafic de drogue dans les écoles, les commerces etc. En effet des balles perdues ont touché trois innocents, quelques voitures et des magasins ont été mis à feu mais des millions de gens sont restés à la maison pendant toute la journée surtout du fait des ordres reçus de garçons comme Maicon. Il descendait de la favela pour aller au boulot quand il reçoit un coup de fil d'une voix inconnue lui disant « va dire aux magasins que s'ils ne ferment pas on tuera tout le monde, et fais-le tout de suite car je te regarde en ce moment et si tu ne le fais pas, je te tue d'ici d'un coup de fusil ». Il est descendu, bien sûr, il a fait fermer plusieurs magasins jusqu'à ce que la police l'arrête. Comme lui, beaucoup de garçons ont fait de même.

Il me semble que, toutes proportions gardées, la situation de Maicon rappelle celle de la mante religieuse du Séminaire X<sup>[2]</sup>. Il est face à un objet indéterminé, dans ce cas parce que cette voix n'a pas de corps, et qu'il est impossible de définir d'où vient cette demande, elle devient un impératif.

J'ai l'impression qu'il ne s'agit pas de la même urgence dans le cas de Maicon et dans celui de la balle perdue. L'urgence de Maicon c'est celle de l'angoisse face à la voix du surmoi qui est très proche de la voix de la police quand elle nous commande de rester chez soi.

On sait qu'il y a un rapport particulier de la voix au surmoi et à l'urgence. La voix est prise dans la série d'objets *a* lacaniens, les « substances épisodiques » de ce morceau de

vie que ne rentre pas dans le corps propre. Il en reste écarté comme le *quantum* de libido qui met tout en marche sans jamais s'y inclure<sup>[3]</sup>.

Parmi les quatre substances épisodiques de l'objet *a*, Lacan distingue celles qui concernent surtout la demande, le sein et les fèces, de celles du désir, du regard et de la voix. Situer le regard et la voix du côté du désir plutôt que de la demande, c'est indiquer à quel point il est moins aisé de leur prêter consistance. Et parmi ces deux, la voix est encore moins corporelle que le regard.

Le regard peut se réduire à un point. Il est comme la boîte de sardines qui regarde Lacan dans le Séminaire XI, ou la fenêtre du Séminaire I, ouverte dans la nuit, nous regardant sans qu'on puisse voir ce qui nous regarde<sup>[4]</sup>. Il peut n'avoir pas de corps, pas d'essence. Il touche pourtant mon corps, capturé par cette présence qui le saisit, depuis l'extérieur.

La voix, par contre, est partout et nulle part. En effet, le son nous affecte par les ondes sonores conduites par l'air qui pénètre dans nos oreilles et en même temps par la conduction osseuse, puisque le crâne comme le corps entier est également mobilisé et vibre par l'action de ces mêmes ondes. La voix de l'Autre, en effet, en tant que vibration a la particularité de nous mobiliser sans tenir compte de l'un de nos repères les plus fondamentaux : la différence entre le « dedans et dehors » du corps. C'est ce qu'indique Lacan quand il nous rappelle que les oreilles n'ont pas de paupières, qu'elles sont les seuls orifices du corps qui ne peuvent se fermer sans une aide extérieure<sup>[5]</sup>.

La présence vocale de l'Autre exige, plus que nulle autre, donc une réponse. Sinon, nous nous perdons dans l'effacement de la différence fondamentale entre soi et l'Autre. Ce n'est pas par hasard qu'elle a presque toujours été considérée comme divine ou démoniaque, la même que Freud a préféré approcher par son concept de surmoi.

Lacan nous rappelle qu'une action possible aurait la structure de l'extraction forcée de l'objet dans le passage à l'acte<sup>[6]</sup>. Cela pourrait être la structure, disons classique, de l'abord de l'urgence. Mais dans le cas de la balle perdue, voire la fusillade, peut-on dire qu'il s'agit de la même situation ?

Tout ce qui concerne l'angoisse et l'objet tourne autour du manque. Du fait même d'être définie par Lacan comme le « manque du manque », on voit comment il n'y a pas d'angoisse sans le manque dont elle vient signaler la disparition. En revanche, la contingence presque absolue des actions qui ne paraissent subir aucune loi nous place dans un état d'urgence sans orientation. Peut-on dire qu'on serait ici « en-deçà » de l'objet ? Comment l'approcher ?<sup>[7]</sup>

Je vous proposerai les questions que je me pose à ce sujet :

La première : Le corps parlant, n'est-ce pas justement une manière de pointer une dimension du corps qui ne se réfère à aucun objet spécifique (y compris un objet paradoxal tel l'objet *a*) ? En effet, je comprends le parlant du corps comme ce qu'on trouve en analyse quand on a affaire à ce qui dans le langage n'est pas langue, discours enchaîné, mais *lalangue*, collection des « épars désassortis », des bribes de langage,

sonores ou autres<sup>[8]</sup>. Ils soutiennent ce qui, dans ce qu'on dit n'est pas parole, discours enchaîné, mais parlant, de l'éloquent sans locution. Dans ce sens, l'abord du corps parlant ne pourrait-il pas nous éclairer à propos de l'urgence de la pulsion, disons, « en tant que telle » ? Je sais bien qu'il n'y a pas de pulsion sans objet, mais dans des situations extrêmes d'incertitude et d'indétermination il semble parfois disparaître de l'horizon.

De l'autre côté, mais dans le même sens, il me semble que c'est justement du fait d'avoir pu ne pas prendre au sérieux l'objet de son fantasme ce qui caractérise la fin de l'analyse. « Vivre la pulsion » dans le sens du Lacan de *Télévision*, me semble être exactement cela, la possibilité que l'objet de la pulsion devienne, parfois, une affaire de contingence<sup>[9]</sup>.

C'est dans ce cadre que se présente le thème de la résonance. Qu'est-ce qui résonne dans le corps du fait de l'interprétation ? La résonance n'est-elle pas le fait d'un moment où un signifiant fait vibrer le mode singulier de croisement entre jouissance et signifiant chez quelqu'un ? Si c'est le cas, la résonance ne doit rien au manque voire à l'objet. Elle est quelque chose qui peut bien faire trou dans le sens, mais qui n'est que vibration, sans nécessairement dissoudre (ou coudre) l'imaginaire du corps.

Il me semble que les cas, tels celui de la balle perdue, nous mènent à mettre l'urgence de la voix du surmoi en tension avec ce qu'avance Lacan dans le Séminaire XXIII et qui souligne J.-A. Miller en termes de résonance asémantique<sup>[10]</sup>. Cette résonance asémantique aurait-elle un effet d'urgence ? Tout d'abord je crois qu'elle a pour effet de faire dé-consister l'urgence de l'angoisse, celle de la voix du surmoi, car ce quelque chose qui vibre ne prend pas la forme de la voix<sup>[11]</sup>.

Il faudrait aussi nous demander (comme il me semble que cela a été fait dans la Journée « Questions d'École ») de quoi parle-t-on au niveau de l'affect quand on parle de la résonance ? Il y aurait-il un affect de la résonance ? Elle est peut-être à situer en dehors du champ affectif, étant donné que les affects sont toujours liés au corps comme imago, tandis que la résonance se lie à une jouissance qui se moque d'une image stable. Il ne faudrait pas qu'il soit un affect, mais une affectation plutôt, avec toutes les connotations spinoziennes du terme.

Lacan ne signale pas seulement l'angoisse dans ce cadre. Il situe aussi l'enthousiasme en rapport à un aperçu du hors sens de la jouissance. Je le laisserai de côté. Le gay sçavoir, par contre, mériterait d'être à mes yeux repris en rapport à la résonance asémantique, car il est lié par Lacan à un au-delà du sens, tout en étant en même temps en rapport au fait de le « raser » et de le « piquer »<sup>[12]</sup>. Peut-on dire que les mots des récits de passe pour nommer la jouissance du *sinthome* seraient à chaque fois résultant de ce genre de rasage ? Piqués, volés au sens, détournés de leur sens, comme la lettre volée, ils résonneraient autrement ?

Je reprends une phrase de Paulo Lins (l'auteur de *Cidade de Deus*) qui me vient souvent à l'esprit pour conclure : « *falha a fala, fala a bala* » (quand défaille la parole, parle la balle).<sup>[13]</sup> N'entendez pas dans cette phrase l'idée que ces deux pôles seraient extrêmes

d'un continuum, comme si la balle était la réalité concrète et la parole la réalité humaine, symbolique. Cela garderait un manichéisme violent en suggérant des gradations de « précarité », ou la capacité de « symbolisation » irait grandissant en direction de la parole. Il vaut mieux penser à la précarité subjective comme l'état qui peut se produire pour tout un chacun, qu'il soit en Suisse ou dans une favela.

La défaillance de la parole viendra quand le monde n'aura plus de structure. Serait-elle un signe de la défaillance du langage ? Du parlant du corps ? Je ne crois pas et dans ce contexte, il est très important de rappeler à quel point une analyse appelle tout ce qu'on a en nous, des histoires, mais aussi des objets absurdes et finalement tout ce qui de la langue résonne en nous de façon singulière jusqu'à ce que on trouve une façon de vivre en accord avec la matière langagière dont on est fait. Cet accord n'est ni harmonie, ni bonheur, juste un savoir faire avec la contingence, avec la façon dont notre sinthome peut vivre avec d'autres dans avoir besoin des escabeaux du marché. C'est ce qui peut-être pourrait nous aider à vivre dans un monde où des balles, plutôt que de nous assurer des limites de l'ordre public d'un côté, ou de nous assurer à quel point un assassin peut-être monstrueux, en dehors de l'humain, nous balance un cadavre planté dans notre cœur, témoignant d'une humanité parfois infiniment sans loi.

[1] Pour une discussion à propos des situations comme celles-là vr. *Restos*, Vieira, M. A. Rio de Janeiro, Contra Capa, 2009.

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 14.

[3] Cf. « ce résidu non imaginé du corps » *Ibid.*, p. 74 ou encore « comme reste, irréductible par rapport à ce qui lui est imposé de l'empreinte symbolique. », p. 379/380.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973, p. 89. Voir aussi, *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 240.

[5] Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op.cit.*, p. 290 et *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

[6] Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 137.

[7] Cf. Au sujet du corps et de ses trous, Vinciguerra, R.-P. « Trous et restes », *Papers*, Comité d'action de l'École Une, n°4, disponible sur (<https://www.congressoamp2016.com/pagina.php?area=10&pagina=57>, en 10/2/16).

[8] Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

[9] Lacan J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 40.

[10] Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, p. 317 et *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, p. 17.

Cf. aussi Miller J.-A., « L'Être et l'Un » *L'orientation lacanienne*, 2011, cours du 25 mai 2011, inédit.

[11] J'en prends un seul exemple, celui d'Anne Lysy qui appelle *effervescence* ce qui auparavant semblait être urgence. Elle courait à droite et à gauche et après avoir pu rencontrer les bribes des mots, les épars assortis de sa *lalangue*, elle vivra son élan sinthomatique d'une autre manière en l'appelant effervescence. Ce nom vient vibrer pour elle en consonance avec ce qui de la langue avait toujours fait vibrer le corps. (Lysy A., « Faut y aller ! », *La Cause freudienne*, n° 75, juillet 2010, p. 64-72).

[12] Lacan J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 39.

[13] Lins P., *Cidade de Deus*, São Paulo, Cia. Das Letras, 1997, p. 21.



## L'inconscient du dernier Lacan<sup>1</sup>

*Philippe De Georges*

« Le corps parlant », c'est un nom de « l'inconscient du dernier Lacan ».

La première formule est celle du congrès à venir de l'AMP, et, sous réserve, d'un livre d'Éric Laurent, à paraître prochainement. Le corps peut être *pris au mot*, comme le dit joliment Hélène Bonnaud dans son dernier livre<sup>2</sup>. C'est par là que Freud a frayé la voie que nous suivons, depuis son écoute de ce que ses patientes disaient, ou que leur corps disait malgré elle. Car le corps qui parle un langage crypté est celui où se nouent jouissance et parole. D'où le symptôme, qui *est* ce nœud. C'est pourquoi Pierre Naveau rappelle que le corps a son mot à dire et que le symptôme est bavard. N'est-il pas en effet la trace vivante de l'histoire du sujet ? Cette histoire tissée des contingences de ses rencontres avec l'Autre, les autres (ses semblables) et l'objet *a*. Mais à ce qui se dit, il faut une écoute apte à recueillir le récit et à déchiffrer entre les lignes ce qu'est au fond ce dire. Je dis « dire », et pas « dit », car l'énonciation peut être silencieuse et l'est essentiellement. Voilà le b-a-ba de la psychanalyse balbutiante chiffrement et déchiffrement. Quatre termes s'y dessinent : le corps, la parole, le symptôme et l'inconscient, ce dernier venant comme lieu du chiffrement du symptôme conversif. Au fond, tout cela découle logiquement de ce que Freud dit déjà dans l'*Esquisse*<sup>3</sup>, du cri et des mouvements discordants de l'*infans*, où il devine l'appel à l'Autre, au prochain secourable, et le signe de la *détresse originelle* d'un petit d'homme vitalement dépendant.

Pourquoi le corps a-t-il besoin de parler ? Parce qu'il y a l'inaptitude du nouveau-né humain à survivre sans le secours du prochain et que *l'urgence du vivant* impose de se faire entendre. Tout part de cette *béance* initiale, d'où l'inconscient naîtra et que rien ne pourra combler. Le message de Freud encore pris dans sa version neuronale du psychisme est celui-ci en 1895. Et c'est à ce point que revient Lacan en 1975 en disant : « Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance – consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant<sup>4</sup> ».

Il y a corps parlant parce qu'il y a au départ béance.

Le corps parlant chez Lacan n'est pas celui de son premier enseignement. Ce n'est ni celui de la bonne forme et de la capture dans l'image spéculaire – qui est au cœur du cas Aimée, du stade du miroir et du schéma L – ni celui que le signifiant nous attribue et

---

<sup>1</sup> Résumé d'une conférence à Clermont-Ferrand, en octobre 2015. Ce texte fait suite à « Bouger les défenses », article publié dans « L'Inconscient et le corps parlant », *Le Réel mis à jour, au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, coll. rue Huysmans, 2014, p. 207 et « Chair signifiante : aporie », *La Cause du désir*, n° 91, novembre 2015, p. 64- 67.

<sup>2</sup> Bonnaud H., *Le corps pris au mot*, Paris, Navarin/Le champ freudien, 2015.

<sup>3</sup> Freud S., *Esquisse d'une psychologie*, Paris, Erès, 2011.

<sup>4</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.



qu'assure à l'homme sa prise dans l'ordre symbolique. C'est celui qui est aux prises avec le réel : « Le réel, dirai-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient<sup>5</sup> ». Si l'on retrouve ici quatre termes, celui de réel prend une place singulière : celle du mystère du corps parlant et de l'inconscient, qui se trouvent ici mis en parallèle et posés comme synonymes. C'est donc dès 1973 que le corps parlant devient un nom de l'inconscient, qui ne se définit plus seulement comme « structuré comme un langage ». Le réel y trouve à se loger, comme un noyau opaque.

Il s'agit donc pour nous de saisir, non pas ce qu'est cet inconscient nouveau, qu'on dit aujourd'hui entre nous réel. Car, pas plus que l'inconscient tout court il n'est un objet du monde, doté d'une substance. L'inconscient, comme le dit Freud dans sa métapsychologie, est et n'est qu'une hypothèse ; et Lacan coupera court à toute tentative de l'essentialiser. Cette hypothèse n'est pas une question : c'est une réponse. A quoi ? Pourquoi la formule canonique de Lacan ne suffit-elle plus à en rendre compte ? Pourquoi ces noms nouveaux qui vont conduire au dernier enseignement de Lacan ?

Il convient de revenir pour avancer aux définitions contenues dans la métapsychologie freudienne, où l'inconscient a pour pivot le refoulement, mais où celui-ci n'est qu'une partie de l'inconscient. C'est, dit Freud, une « hypothèse nécessaire et légitime<sup>6</sup> » pour rendre compte de phénomènes énigmatiques : actes manqués, lapsus, rêves, symptômes, mais aussi répétition. L'*Umbewusst* est la *cause* supposée, étrangère au sujet, par qui elle est vécue comme « une autre personne ». Le concept ainsi défini s'offre comme un outil qui structure la praxis analytique jusqu'à la première guerre mondiale. Il permet en effet de comprendre les formations symptomatiques comme liés à un fragment de discours libidinal que le sujet n'a pas pu assumer et qui se faufile par les voies du retour du refoulé. Le décryptage est rendu possible, à partir du symptôme qui recèle à la fois discours et jouissance.

Mais les limites de l'interprétation, ressenties progressivement par Freud, amènent celui-ci à prendre plus nettement en compte ce qu'il avait noté auparavant : le refoulement n'est pas le tout de l'inconscient (ce qui veut dire : pas tout est signifiant). C'est ce dont il avait déjà l'intuition dans l'*Esquisse*, où il faisait des *expériences de satisfaction* et des *expériences de douleur* la source de la répétition. « La détresse initiale de l'être humain est la source originaire de tous les motifs moraux ». Autrement dit : la cause primordiale, c'est la jouissance au-delà du principe de plaisir.

Revenant à ces remarques précieuses, Freud en vient à prendre la mesure déterminante du registre pulsionnel, ce qui le conduit à donner place au ça, comme réservoir d'une cause inconsciente non signifiante.

Dès le Séminaire XI, Lacan fait place à la pulsion à côté de l'inconscient. Mais il se trouve aux prises avec la même difficulté que Freud : comment traiter analytiquement ce qui ne relève pas du refoulement ? Quelle prise la parole (c'est à dire l'interprétation)

---

<sup>5</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1999, p. 118.

<sup>6</sup> Freud S., *Métapsychologie*, Paris, PUF, 1986.

peut-elle avoir sur le corps vivant, la pulsion, la jouissance ? Comment tenir compte du non-symbolisé et de la pulsion de mort ?

C'est cette question qui conduira Lacan pas à pas et par tâtonnements à parler entre les lignes d'un *inconscient réel*, dont Jacques-Alain Miller nous dit qu'il englobe l'inconscient freudien et le ça. En vérité, on en trouve trace dès le Séminaire VI où Lacan signale que si l'inconscient est le discours de l'Autre, nous en fournissons le matériel avec notre corps, comme l'acteur qui au théâtre « prête ses membres, sa présence, non pas simplement comme une marionnette, mais avec son inconscient, bel et bien réel<sup>7</sup> ». Ici, l'inconscient réel est à l'état d'ébauche. C'est le tout dernier enseignement de Lacan qui en donnera le déploiement.

C'est au moment où il vient de finir son Séminaire *Le sinthome* que Lacan faisant hommage à Freud de son invention précise : « inconscient qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire<sup>8</sup> ».

Il faut attendre 1999 pour que Jacques-Alain Miller, dans son cours, fasse résonner cette phrase obscure et nous permette de lire qu'il s'agit, dans cet inconscient-là – « inconscient nouveau », « inconscient réel », « inconscient du dernier Lacan » – d'« un noyau de réel, non assimilable, dont le modèle est le trauma<sup>9</sup> ».

Nous sommes au plus vif de ce que nous apporte le tout dernier enseignement de Lacan, que Jacques-Alain Miller a pu qualifier de Lacan « à l'envers ». La lecture que J.-A. Miller fait de ce moment ultime pivote autour de ce qui a affaire au traumatisme, entendu comme « percussion initiale du signifiant sur le corps » et comme trace et effet de celle-ci. Celle-ci, qui se traduit par la répétition, apparaît dans cet éclairage comme « la répétition de l'évitement d'un noyau de réel<sup>10</sup> ».

La logique de ce pas en avant a pour cœur le sinthome, précisément.

Chez ce Lacan tardif et pour nous qui le déchiffrons à travers ce que Jacques-Alain Miller nous permet d'entendre, il ne s'agit de rien de moins que d'un nouvel outil qui permet d'aborder la jouissance, et plus seulement les signifiants refoulés, non plus par l'interprétation mais par une stratégie qui reste à définir et que Lacan appelle : « bouger les défenses ».

Comment ne pas être saisi de voir, dans ces repères qui nous viennent d'un moment conclusif où Lacan semble s'émanciper de Freud qu'il n'a cessé jusque là d'avoir comme référence, l'écho des premières intuitions freudiennes et la reprise des questions qui l'ont animé jusqu'au bout. C'est que depuis son origine et jusqu'au bout, en effet, la psychanalyse fut, est et sera confrontée à ce qui se passe au joint du psychique et du somatique, du signifiant et de la jouissance. La même aporie fait retour.

---

<sup>7</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Editions de La Martinière, 2013, p. 328.

<sup>8</sup> Lacan, J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, 2001, p. 571.

<sup>9</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, Les us du laps », [1999-2000], cours du 15 décembre 1999, et « L'inconscient réel », *Quarto*, n° 88-89, décembre 2006, p. 6 à 11.

<sup>10</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, Les us du laps », *op.cit.*, cours du 15 décembre 1999.

## De l'inconscient réel au nœud borroméen

**Ronald Portillo**

«Tout refoulé demeure nécessairement inconscient, mais nous tenons à poser d'entrée que le refoulé ne recouvre pas tout l'inconscient. L'inconscient a une extension plus large ; le refoulé est une partie de l'inconscient. »<sup>11</sup>

Nous pouvons déduire que cette proposition de Freud constitue la matière première qui conduira Lacan à conceptualiser sa notion de l'inconscient réel comme cette part située au-delà du registre symbolique du refoulé.

La notion lacanienne du réel vise précisément ce qui ne s'est pas lié au signifiant. Le Nom-du-Père constitue cet élément de l'ordre symbolique qui a favorisé dans la structure du discours inconscient l'installation du refoulement, ce qui veut dire, la fabrication de sens à partir du réel, du réel de la jouissance. Le réel de la jouissance qui résiste à l'opération du Nom-du-Père, qui ne succombe pas aux effets du refoulement, au chiffage du sens qu'effectue l'inconscient freudien, est désigné par Lacan comme l'inconscient réel.

Le *work in progress* de Lacan le conduit à produire une sorte de passage depuis l'inconscient freudien, conçu comme une structure de fiction, tout comme il envisage la vérité, supportée par l'articulation  $S_1-S_2$ , jusqu'à un inconscient incorporant le réel et marqué par un seul élément :  $S_1$ . Cet inconscient réel, cité par Lacan en 1976<sup>12</sup>, vient à trouver son corrélat dans le *parlêtre*. Dans le parlêtre est incorporé le registre du réel de la jouissance.

Dans l'inconscient freudien le corps n'occupe pas un lieu de premier ordre, dans l'inconscient réel toutefois il existe effectivement un *rapport* direct avec le corps. Ce qui dépasse le sujet de l'inconscient-refoulement, Lacan le nommera parlêtre, un être qui parle et qui se trouve en relation intime avec un corps, avec un corps qui jouit.

Pour Lacan, la jouissance est ce qui vient procurer une satisfaction au corps. Dans l'expérience analytique le corps parle, le corps est *parlant* parce qu'il parle de la jouissance qui l'affecte en termes de satisfaction. Ecouter un sujet n'est pas la même chose qu'écouter un corps parlant, c'est-à-dire écouter un parlêtre.

Si tout au long de son enseignement Lacan dévoile à propos de l'inconscient freudien la prévalence du registre symbolique, un nouvel ordre s'instaure à partir du Séminaire *Le sinthome* défini par l'équivalence des trois registres et par l'autonomie de chacun d'entre eux en relation aux autres. Le trou du symbolique, la consistance imaginaire et l'ex-sistence du réel vont trouver dans le sinthome à pouvoir se nouer.

C'est parce qu'il y a un trou dans le symbolique, dans l'engendrement de sens, qu'existe le réel du hors sens, le mathème  $S(A)$  étant l'écriture qui s'applique pour le symbolique comme pour le réel. C'est grâce au trou du symbolique que le réel ex-siste, relation intrinsèque entre le réel et le symbolique à laquelle viendra s'agréger l'imaginaire dans la construction du nœud borroméen.

La notion de trou du symbolique se rencontre également dans la formulation lacanienne *Il n'y a pas de rapport sexuel*, ce qui peut se traduire comme la présence d'un trou dans le rapport sexuel même.

Jacques-Alain Miller indique, dans la leçon XI de son cours « Le tout dernier Lacan », l'équivalence existant entre le trou du rapport sexuel qui n'existe pas et le vide de la

<sup>11</sup> Freud S., « L'inconscient », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. folio, n°45, 1968, p. 65.

<sup>12</sup> Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

parole qui définit la signification<sup>13</sup>, étant donné que la signification est une parole mot vide, une signification hors sens.

La fonction de l'analyste dans l'interprétation consisterait à faire surgir quelque chose de différent du sens, ce qui se pose en termes d'ajouter un vide, ce qui renvoie à l'introduction d'un trou dans le réel de la jouissance.

Dans le chapitre V du Séminaire XXIII Lacan explique d'où lui est venue l'idée du noeud borroméen pour établir une relation entre le réel, le trou du symbolique et l'imaginaire du trou du corps : « Le réel se trouve dans les embrouilles du vrai. C'est bien ce qui m'a amené à l'idée du nœud, qui procède de ceci que le vrai s'auto-perfore du fait que son usage crée de toute pièce le sens, de ce qu'il glisse, de ce qu'il est aspiré par l'image du trou corporel dont il est émis, à savoir la bouche en tant qu'elle suce. »<sup>14</sup>

L'auto-perforation du vrai réintroduit dans le trou du symbolique, générateur du sens et traité comme un objet pulsionnel qui tend à être aspiré par le creux corporel, la zone érogène de la bouche. Si le réel ex-siste en conséquence des embrouilles du symbolique, le sens se trouve totalement redevable de l'imaginaire du corps. Le sens est extrait de l'imaginaire du corps<sup>15</sup>.

Le corps du parlêtre n'est pas le corps de l'Autre mais le corps propre, que Lacan appelle Un-corps, le corps d'un même, pour le différencier justement du corps de l'Autre. L'*ego* freudien, repris par Lacan, s'établit du rapport à l'Un-corps. De là, Lacan pourra avancer que le *parlêtre* « adore son corps »<sup>16</sup>, il l'adore parce qu'il croit qu'il l'a. Il ne l'a pas, cependant le corps constitue l'unique consistance du parlêtre, en tant qu'il ne s'évapore pas.<sup>17</sup>

Jacques-Alain Miller décrit dans « Le tout dernier Lacan » la relation qui s'établit entre Un-corps et *lalangue*, néologisme visant la parole prise dans sa matérialité phonétique laquelle fera l'objet par le langage de l'inconscient d'une mise en ordre, d'une mise en termes de savoir. Une telle relation se définit à partir de l'exclusion de l'autre et de la prédominance de l'Un, ce qui revient à apparenter le Un-corps et *lalangue* avec la rubrique de l'autisme, en tant qu'il renvoie à la solitude du parlêtre.

Dans la dimension de l'Un Lacan vient situer sa formulation du *sinthome* en le décrivant comme « la consistance définitionnelle du Un »<sup>18</sup>. C'est sur le *sinthome* de l'Un que viendra se nouer dans un second moment logique l'inconscient de l'Autre<sup>19</sup>. Toutes proportions gardées, nous pourrions trouver ici l'évocation du nouage possible entre la seconde et la première topique freudienne, la connexion de la pulsion à l'inconscient.

Avec la formulation du nœud borroméen, Lacan clarifie cette connexion : c'est par l'intermédiaire du registre imaginaire du corps que peuvent se nouer le registre du réel de la pulsion, le *sinthome* et l'inconscient symbolique. C'est ce que l'on peut lire dans la légende accompagnant l'illustration du dernier nœud à figurer dans Le Séminaire *Le sinthome* : « Le nœud du sinthome et de l'inconscient, maintenu par le corps. »<sup>20</sup>

Diverses sont les références de Lacan au nouage borroméen entre le réel, le symbolique et l'imaginaire. Déjà dans le premier chapitre du *Séminaire*, livre XXIII, il nous

<sup>13</sup> Miller J.-A., « L'Orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », [2007-2008], enseignement prononcé dans la cadre du département de l'université Paris VII, leçon du 28 mars 2007, inédit.

<sup>14</sup> Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, p. 85.

<sup>15</sup> Miller J.-A., « Le tout dernier Lacan », *op. cit.*, leçon du 17 janvier 2007.

<sup>16</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 66.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Miller J.-A., « Le tout dernier Lacan », *op. cit.*, leçon du 14 mars 2007.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 139.

présente la relation entre la pulsion, le corps et le dire : « Ils ne s’imaginent pas que les pulsions, c’est l’écho dans le corps du fait qu’il y a un dire. »<sup>21</sup>

Lacan ajoute immédiatement que le corps peut résonner dans la mesure où il est doté d’orifices, ce qui rend le corps sensible aux effets produits par l’objet pulsionnel voix.

Il y a lieu de noter que le terme « résonance » s’est trouvé très tôt dans l’enseignement de Lacan, inséparable de la notion d’effet. La résonance référée à un effet obtenu par l’interprétation dans le Discours de Rome<sup>22</sup>, par les effets de sens, et en fin de compte, dans la phrase mentionnée ci-dessus, l’effet causé par la pulsion.

La phrase de Lacan renvoie à la prise en considération du réel pulsionnel, réussissant à accorder l’imaginaire du corps et le symbolique du langage. Le réel se présente ici comme l’élément tiers qu’il faut pour maintenir joints, dans le nouage borroméen, le corps et le langage.

*Traduit de l’espagnol par Jean-François Lebrun*

## **Exercices**

### ***Amelia Barbui***

Lors de la présentation du prochain congrès de l’AMP, J.-A. Miller affirme : « Les remaniements de son enseignement [de Lacan] se font sans déchirure en utilisant les ressources d’une topologie conceptuelle qui assure la continuité sans interdire le renouvellement. » (1)

Au chapitre XIX du Séminaire sur *L’angoisse* (2) Lacan signale le passage d’un système conceptuel à un autre. Pour indiquer l’importance d’un tel changement, il donne l’exemple du passage du système copernicien à celui einsteinien dans lequel les nouvelles équations se lient à celles qui les ont précédées, en les résolvant comme des cas particuliers.

De façon analogue, par rapport à la systématisation que Lacan avait proposée jusque là, dans son nouveau système, certains termes ou fonctions précédentes sont replacés dans un autre cadre, dans un autre champ plus ample, généralisé, tels des cas particuliers.

Le corps a toujours parlé et Freud l’a écouté. C’était un corps qui parlait ou mieux encore qui était parlé, à travers les manifestations symptomatiques sous la forme de la souffrance car la jouissance ne pouvait pas se dire autrement. L’inconscient, le non conscient parlait la langue de la non jouissance et avait besoin du déchiffrement pour faire émerger la vérité subjective. La jouissance du symptôme, si elle n’était pas souffrance ne pouvait être que sublimation.

Une logique dichotomique qui, très rapidement, ne fut plus en mesure d’absorber la composante affective de la pulsion, et l’intellectualisation – la jouissance de la pensée –, fut bientôt démasquée par Freud et cataloguée comme forme de résistance lorsqu’il observa comment, dans certains cas, l’analyse se déroulait pratiquement sans aucun

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>22</sup> Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 289.

signe de résistance, avec la vive participation intellectuelle du patient, mais aussi une façon d'être imperturbable au niveau des émotions.

Après avoir pris les distances de la suggestion, car le patient ne s'y montrait pas assez présent, il se retrouva à faire les comptes avec l'inefficacité/l'insuffisance du déchiffrement de l'inconscient et élaborait la seconde topique dans laquelle les deux composantes pulsionnelles, la représentation et l'affect, tenus séparés du refoulement, pouvaient « se replacer », l'une du côté de l'inconscient, l'autre du côté du ça, noyau incandescent des passions et se renouer dans le symptôme constituant ainsi l'une, l'enveloppe formelle, l'autre le noyau hors sens du reste symptomatique que – tel le noyau brulant d'une centrale nucléaire – le patient expose parfois en séance.

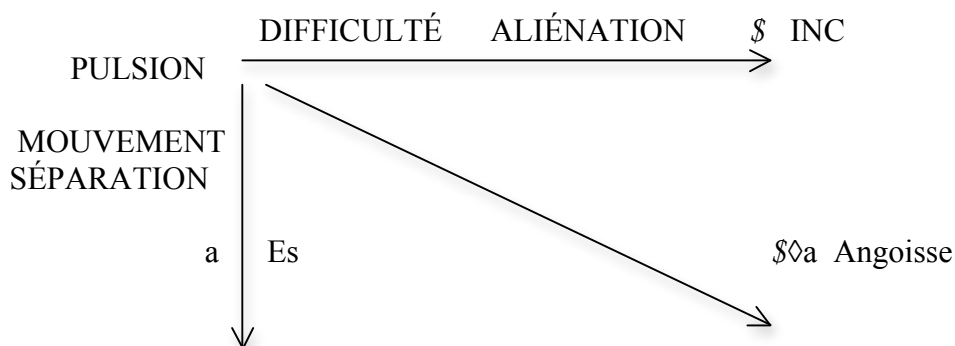
Un corps qui parle de jouissance, qui revendique la jouissance, un *parlêtre* qui privilégie le passage à l'acte à l'*acting-out*.

En effet, de nombreux patients se présentent avec le reste du symptôme ; ils apportent leur modalité de jouissance encombrante, non réductible. Comme s'ils étaient « déjà interprétés » ou pour le moins peu intéressés au savoir, ils demandent d'homologuer leur singularité, de l'inscrire sous un régime universel de jouissance, de jouir comme les autres. Un impossible, dans la mesure où la jouissance du corps – il n'existe pas une autre façon de jouir – est singulière, à laquelle ils ne se résignent pas, ne se plient pas et qu'ils vivent comme impuissance. Tous égaux donc, mais pas sous le même idéal, mais plutôt avec la même part de jouissance qu'ils revendiquent et qu'il est donc nécessaire d'interroger.

### Continuité

Quelques formulations de J.-A. Miller (3) telles que : « Le corps parlant parle en termes de pulsions » « le concept de corps parlant est à la jointure du ça et de l'inconscient », « l'escabeau est la sublimation, mais en tant qu'elle se fonde sur le *je ne pense pas* premier du parlêtre », « Ce *Je ne pense pas* est la négation de l'inconscient par quoi le parlêtre se croit maître de son être », « Ce qui ne ment pas est la jouissance, la ou les jouissances du corps parlant », m'ont porté à repenser au réseau que Lacan propose dans le Séminaire X, pour tenter de réguler l'angoisse, un affect qui ne ment pas et qui guide le sujet vers le réel.

Un schéma formé de deux vecteurs, l'un qui va vers S barré, l'autre qui va vers l'objet *a* et leur résultante qui porte à un point d'articulation entre les deux composantes où Lacan situe l'angoisse qui, comme il le dit, a la structure du fantasme<sup>ii</sup>.

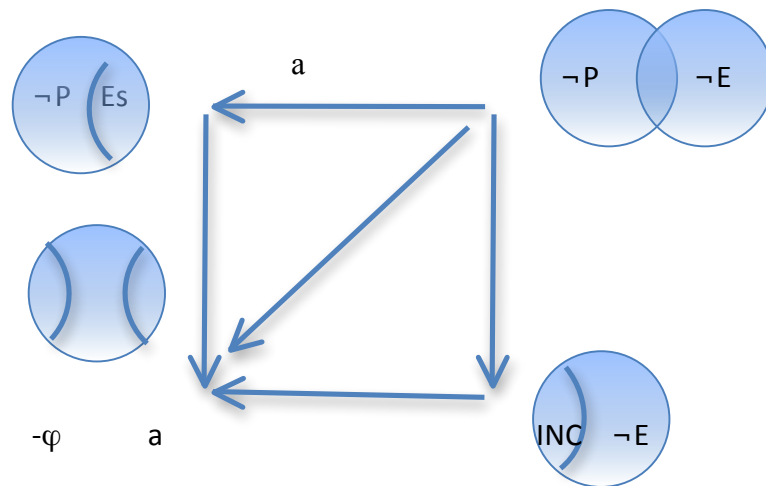


Un ciseau toujours ouvert où, si l'on se réfère à Freud, trouvent lieu les deux composantes qui dérivent du refoulement de la pulsion – la représentation refoulée vers l'inconscient, l'affect rejeté vers le ça – dont la résultante, dans ce cas, porte à un point d'articulation où se loge le symptôme.



Une structure que Lacan reprend dans le Séminaire XIV (5), dans lequel, appliquant la théorie des ensembles à la négation du cogito cartésien, il divise les deux composants, l'inconscient et le ça ; ils se renouent de façon nouvelle, et se superposent, la première au  $\neg P$  – révélant ainsi dans la signification un trou impossible à éliminer, montrant la limite de la pensée due au fait que, à cause du manque signifiant, les significations ne sont pas en mesure de recouvrir le champ sexuel – et la seconde au  $\neg E$ .

Grâce à la valeur démonstrative du ça, cette seconde superposition est formulée par Lacan ainsi « je ne suis que ça », où « ça » est l'être du sujet dans son existence. Le « ça » dont nous ne pouvons qu'en constater l'existence, est l'objet  $a$ .



Au point d'origine, en haut à droite, se trouve la négation de l'intersection entre l'ensemble des pensées et celui de l'être, là où se trouve le « donc » du cogito cartésien. Le résultat de telle négation est l'union entre  $\neg\neg E$  et  $\neg P$ , entre la zone de pensée où manque l'être et la zone de l'être où il n'y a rien de pensé. Voilà le cogito psychanalytique : « je pense là où je ne suis pas, je suis là où je ne pense pas ».

Dans le choix forcé, opération d'aliénation, le sujet, en optant pour l'être à travers le  $\neg P$  perd une part de l'être, le moi du cogito cartésien qui, rejeté, revient à travers le moi complémentaire, c'est-à-dire le non-moi, la première formulation de Freud du ça.

« Je ne pense pas » est donc le statut normal du sujet moderne, sa façon de dire « je suis ». L'autre vecteur va au contraire vers  $\neg E$ , « je pense là où je ne suis pas », coordonné avec l'inconscient.

Dans ce Séminaire (6), Lacan propose également un autre schéma superposable au précédent où l'on trouve, en haut à droite, au point de départ, la répétition, du côté du  $\neg P$  le passage à l'acte et du côté de  $\neg E$ , l'*acting-out*. Il en résulte la sublimation.

Comment « ces instruments » peuvent-ils nous servir pour nous orienter dans la clinique du corps parlant qui se trouve au croisement entre le ça et l'inconscient d'où partent deux jouissances, celle du corps, du côté du ça, et celle de la parole, du côté de l'inconscient ? Pourraient-ils être notre « évaluateur » sur lequel faire basculer le sinthome et l'escabeau ?

*Traduit de l'italien par Brigitte Laffay*

- 1) Miller J.-A., « l'inconscient et le corps parlant », *Scilicet*, Paris, Collection rue Huysmans, 2015, p. 29.
- 2) Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 297.
- 3) Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*



- 4) Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, op. cit., p. 11.
- 5) Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, « La logique du fantasme », leçon du 11 janvier 1967, inédit.
- 6) Lacan J., *Ibid.*, leçon du 15 février 1967.

---

<sup>[3]</sup> Cf. « ce résidu non imaginé du corps » *Ibid.*, p. 74 ou encore « comme reste, irréductible par rapport à ce qui lui est imposé de l'empreinte symbolique. », p. 379/380.

## **La clinique du parlêtre(1)**

**Silvia Baudini**

Il existe sans doute une relation intime entre ce qui est compulsif et une pratique à la hauteur de ce qui ne cesse pas. Ce qui ne cesse pas, ce qui revient toujours à la même place, l'impossible à écrire, ce qui est sans loi. Modes d'articulation du réel. Face à cela, il reste à réitérer : le symptôme, donc, comme réitération face à ce réel, un et un et un, toujours le même un.

Jacques Lacan, dans son Séminaire *Encore*, nous dit que le *parlêtre* se reproduit parce qu'il défaille à dire ce qui il veut dire, dimension de l'équivoque. Mais c'est justement ce qu'il ne peut pas faire. La preuve en est que quand il est seul, il sublime tout le temps. [2]

Quoi de plus paradigmatique de cela que l'autisme ? Il ne s'agit pas de sublimation, il s'agit, de manière extrême, d'un rejet du langage, du langage comme source d'équivoque. Reste alors le murmure de *lalangue* livré à l'hallucination et soumis à l'envahissement d'une jouissance qui, ou bien le paralyse, ou bien le remplit d'une excitation aveugle.

Le profond changement de discours, de coutumes, qui accompagne le nouveau siècle, nous laisse voir un monde régi par l'autisme, non pas la maladie mais l'autisme qui s'impose, confirme et exhibe chaque fois davantage l'absence du rapport sexuel dans le réel. Par exemple, nous dit J.-A. Miller, à partir de la pornographie et la profusion imaginaire des corps, « s'adonnant à se donner et à se prendre. » [3] Il fait la différence avec le baroque, qui laissait en dehors du visible, la copulation. Il nous dit aussi que le sexe débile quant au porno, c'est le masculin. Cela nous permet de penser l'incidence plus grande de l'autisme chez les garçons – je me réfère maintenant au spectre autistique, au fait que les garçons sont plus sensibles à la forclusion du manque (absence de pénis chez la femme), au fétichisme, puisqu'ils sont saturés par le pénis. [4]

Ces changements nous obligent à une mise à jour de la pratique de la psychanalyse. Pour cela, nous comptons sur les élaborations de J. Lacan, dans son dernier enseignement, que J.-A. Miller éclaircit pour nous. Un tel enseignement nous révèle une pragmatique des cures, dont nous ne pouvons pas encore rendre compte avec précision. Dans le livre *De l'hystérie sans nom du père*, de J.-C. Indart et ses collaborateurs, nous pouvons lire « Une chose est d'arriver à une idée [...], une idée en soi, autre chose est que cette idée puisse passer d'être en soi à être pour soi, et qu'elle soit assumée avec ses conséquences. Autre chose encore serait qu'elle puisse commencer à s'objectiver et à

---

circuler pour passer à une *Wirklichkeit*, à une réalité effective, au moins dans notre communauté. » [5]

C'est le défi que nous devons nous fixer. L'enseignement de Lacan, dit J.-A. Miller, est une reprise qui se coud du premier au dernier point sans solution ni ruptures. Une *reprise* est une couture autour d'un trou. Nous ne devons pas nous priver de la plus petite partie de l'enseignement de Lacan. Chaque pas a des conséquences très importantes pour la clinique, et la dernière nous ouvre la possibilité d'une pragmatique à la hauteur de l'époque. De même, il est important d'avancer dans la lecture de la fin de l'analyse, une fin qui se soutient de la satisfaction. Dans un résumé intitulé *Question d'Ecole sur le Contrôle et la Passe* à partir d'une activité de l'ECF qui a eu lieu en janvier dernier, Pierre-Gilles Guéguen [6] parle de ce qui passe et de ce qui ne passe pas dans le dispositif de la passe. Il dit que l'accent est mis sur l'affect et l'énonciation. Il y a une partie de l'affect dans ce qui passe et qui ne peut pas se dire, c'est la marque de la satisfaction du passant. Il souligne l'élasticité du transfert dans deux cas de passe dans lesquels l'analyste n'a pas douté de faire appel à l'innovation afin de favoriser la fin de la cure.

Retenons donc que, aussi bien dans les psychoses les plus radicales que dans la fin de l'analyse, rentrent en jeu l'innovation, l'invention. Lacan nous dit en 1978 : à chaque analyste, il incombe de réinventer la psychanalyse.

La psychanalyse change malgré notre accroche à la parole et aux schémas anciens.

Il ne s'agit pas d'un changement cosmétique et superficiel, c'est un changement inéluctable. C'est-à-dire que, malgré notre goût pour le passé, le temps, qui est réel, court.

Et pourquoi cela nous importe-t-il ? Parce que notre pratique pourra se soutenir uniquement si nous sommes dupes du réel. D'un réel qui impose aujourd'hui, son « il n'y a pas de rapport sexuel », soit qu'il n'y a pas d'Autre, sur son versant le plus désincarné. Prenons comme phénomène de notre époque l'assassinat du genre qui serait le moyen, pour les hommes, de rendre les femmes responsables de cette absence de rapport. Comme il s'agit de quelque chose d'horrible, il faut les tuer.

Lacan prophétise que le parlêtre est le nom qui va remplacer l'inconscient freudien. Néanmoins, J.-A. Miller nous dit que les oracles sont finis, que plus personne ne croit en eux. Quelle éthique du réel s'impose aux analystes aujourd'hui ? Croire dans le parlêtre, croire, comme dit J.-A. Miller, que ce terme, peut perforer *lamur*, le mur du langage.

Lamur est un terme qui réunit en lui mur et amour. L'amour est une croyance, le transfert est une croyance. Notre transfert à l'œuvre de Lacan, avec l'exploration qu'en fait J.-A. Miller, permet que ce terme ait une résonance dans notre pratique et qu'il existe de telle sorte qu'il fasse partie de la *Wirklichkeit*, de la réalité effective.

### **Démontage de la défense**

Dans son cours « L'expérience du réel », J.-A. Miller nous dit : « ou bien la psychanalyse est impossible, c'est-à-dire qu'elle n'exploite que les rapports du signifiant et du signifié, qui ne valent que semblant par rapport au réel, ou bien alors la psychanalyse est une exception, ou bien le psychanalyste est capable de déranger, chez un sujet, la défense contre le réel » [7]. Nous devons déranger et différencier la défense de ce qui peut orienter l'analyste vers le travail de suppléance d'un sujet. Cela ne peut

pas être dérangé, mais plutôt accompagné dans sa construction. Je cite ici P.-G. Guéguen : « Le démontage de la défense suppose qu'une autre construction vient à la place de ce qui s'est vidé. [...] faisant tenir ensemble symbolique, imaginaire et réel ».

[8]

*Texte traduit de l'espagnol par Hélène de la Bouillerie et Liliana Redon*

[1] Texte présenté aux Journées de l'EOL, Section de Córdoba, en juin 2015.

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975,

[3] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *Le réel mis à jour, au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, coll. rue Huysmans, 2014, p. 307.

[4] Laurent É., *La bataille de l'autisme*, Editions Navarin-Le champ freudien, 2012.

[5] Indart J. C. y col., *De la histeria sin nombre del padre I*, Grama, 2014, Bs.As, p.13.

[6] Cf. Guéguen P.-G., « Portrait de l'inconscient dans les cures de 2015 », *Hebdo-Blog*, n°57, 24 janvier 2016.

[7] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure analytique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 25 novembre 1998, inédit.

[8] Guéguen P.-G., « Défense (démonter la) », *Scilicet*, Paris, coll. rue Huysmans, 2013, p. 82.

## **La fonction de l'analyste à l'ère du parlêtre**

**Alberto Murta**

Dans l'effort de Lacan [1] pour construire progressivement la place qu'occupe l'analyste dans l'expérience analytique, le discours de l'analyste est un des points culminants. Dans notre communauté, il est souvent étudié en diverses lectures où il révèle l'objet *a* en place d'agent. Ce discours est formulé dès la première leçon du Séminaire, livre XXVII :

$$\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\$}{S_1} \quad \left| \quad \frac{\text{l'agent} \rightarrow \text{l'autre}}{\text{la vérité} // \text{la production}}\right.$$

Comme nous le savons, les places sont fixes : agent, autre, vérité et production. En revanche, les éléments *a*, \$, *S*<sub>1</sub> et *S*<sub>2</sub> peuvent se déplacer. En effet, en les faisant basculer d'un quart de tour dans le sens des aiguilles d'une montre, nous obtenons les trois autres discours : université, maître et hystérique. Nous constatons ainsi que les places relèvent de l'ordre symbolique où l'on sait que chaque élément se trouve à une place précise.

Or, nous pouvons constater que la référence à ces quatre discours se fait de plus en plus rare. Si bien que le discours de l'analyste est, pour ainsi dire, absent du tout dernier Lacan. À ce moment-là, c'est le renforcement de la promotion de la catégorie de

---

jouissance qui fonctionne comme un solvant conceptuel, éclipsant ainsi, le discours de l'analyste. Dans les termes de Jacques-Alain Miller : « le caractère dissolvant de la catégorie de la jouissance à l'endroit de l'appareil conceptuel s'exerce aussi sur la notion d'objet *a*, qui, [...], est moulé sur l'effet de sens » [2]. J'évoque ici l'effet de sens à la place occupée par l'analyste, dans la mesure où cette place est envisagée comme objet *a*. Comme nous l'avons vu, il est situé en vis-à-vis du lien social. Il nous faut être attentif à ce que signifie la notion de place de l'objet dans le discours analytique. Cette « catégorie place est décisive » en ce qu'elle est seulement effective dans une « psychanalyse conçue à partir du symbolique » [3].

La place occupée par l'analyste dans son discours passe par l'objet en tant que cause. L'analyste, en agissant sur l'autre, cause l'autre, en l'occurrence, le sujet barré,  $\$$ . L'un des objectifs de cette causation est la production de  $S_1$ . Cette façon d'opérer a prospéré et a toujours cours de nos jours. Nous sommes, jusque-là dans la perspective du sens et de la causalité régissant le discours de l'analyste.

Cette place se trouve probablement contenue dans le processus de dissolution promu par la catégorie de jouissance. C'est ainsi que la jouissance se dérobe au « lieu où le prétendu ordre symbolique aimerait qu'elle soit » [4] ; La psychanalyse, que J.-A. Miller nous invite à pratiquer, rompt avec la relation de cause à effet. Cette relation ne rend pas compte du maniement de la cure à la lumière du réel, puisqu'il ne se soumet pas à une loi. C'est Lacan lui-même qui énonce que « le réel est [...] sans loi » [5]. Il est essentiel de noter que cette causalité n'a pas cours au niveau du réel.

Nous voilà centrés sur une perspective qui ouvre le chemin à une rencontre contingente avec ce qui est, précisément sans loi. C'est ce qui permet de dire que, tant du point de vue du sens que de celui du lien de cause à effet, le destin du discours de l'analyste est dévalué.

### *Fonction du symptôme*

Le versant du symptôme comme message, introduit par Lacan dans son retour à Freud, est riche de sens. Cela fait partie de ce que Lacan nomme les formations de l'inconscient. En interprétant cette dimension du symptôme, nous trouvons le sens. Mais, le symptôme ne se réduit pas au sens ! Au-delà de faire parler, le symptôme fait aussi jouir. Pour aborder cette jouissance en dehors du sens propre au symptôme, l'analyse doit atteindre le singulier.

L'avènement du *sinthome* implique de rompre avec un quelconque principe *causal* qui fait qu'une chose devient ce qu'elle est. L'événement de corps, d'être imprévu, s'insurge contre tout ce qui est *causal*. Au fond, le corps n'est pas la cause de lui-même. C'est pour ça que l'événement de corps résulte d'une rencontre contingente.

Alors, immanquablement, pour aborder la fonction de l'analyste, il est nécessaire de passer par la fonction du *sinthome*. Cela réclame qu'il y ait une articulation entre la fonction de l'analyste et la fonction du *sinthome*. A un certain moment de son enseignement, Lacan répondant à la question de savoir si la psychanalyse est un *sinthome*, affirme qu'elle ne l'est pas. Cependant, il ajoute que « Ce n'est pas la psychanalyse qui est un *sinthome*, c'est le psychanalyste. » [6] En quoi la fonction du *sinthome* pourrait interférer avec le maniement de la fonction de l'analyste ?

---

On peut dire que c'est l'orientation qui, dans la pratique analytique, promeut le déplacement : déplacement du sens écouté au hors-sens. Autrement dit, dès que nous nous détournons d'une interprétation qui aurait pour visée le sens, nous créons les conditions du surgissement de  $S_1$ . Je m'en remets à la précieuse indication de J.-A. Miller [7] sur cette modalité de lecture de l'isolement de « S indice1, seul, sans effet de vérité ».

De plus, en 1974, dans *La Troisième*, Lacan, nous précise la visée de l'opération analytique : « C'est en tant qu'on arrive à réduire toute espèce de sens qu'on arrive à cette sublime formule mathématique de l'identité de soi à soi, qui s'écrit  $x = x$ . » [8] Nous savons que le chemin est toujours sinueux avant d'en arriver à cette réduction. Comment peut-on isoler la fonction du sinthome à la fin d'une analyse ? Lacan dit : « La bonne façon est celle qui, d'avoir bien reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif. » [9]

Pour ma part, il convient de dire que l'usage logique du sinthome illustre la rencontre avec la fonction du sinthome. La direction de la cure qui s'oriente du réel du sinthome conduit le *parlêtre* à isoler sa seule jouissance pour, en suite, s'en servir. Dans cette position existentielle, le bourgeonnement de  $S_1$  commence à se précipiter comme résultat de la rencontre qui restera à jamais être traumatique.

Tirant les conséquences pour une clinique de l'enseignement de Lacan orientée par le réel, nous ne pouvons omettre le moment où J.-A. Miller signale que « La seule voie qui s'ouvre au-delà, c'est pour le parlêtre de se faire dupe d'un réel, c'est-à-dire de monter un discours où les semblants coïncent un réel » [10].

### *Fonction de l'analyste*

Dans ces conditions, l'analysant se trouve conduit à lire sa propre expérience à la lumière de ce qui, à la fin de l'analyse, renforce le fonctionnement du sinthome. Je reprends, alors, le questionnement qui m'a engagé dans ce travail : que peut-on dire de la fonction de l'analyste à l'ère du parlêtre ? Autre question : comment faire pour transférer à la fonction du sinthome à la fonction de l'analyste ?

Le fait est que j'ai tenté d'illustrer, au cours de ce travail, que nous devons aller au-delà du sens et de la relation de cause à effet pour aborder la fonction de l'analyste. J'ai ajouté un certain développement sur la fonction du sinthome. Nous avons aussi vu que  $S$  indice 1, d'être isolé, est sans effet de vérité. Nous arrivons au moment de conclure.

Je note qu'un psychanalyste fait exister les semblants qui répercutent la première rencontre traumatique. Ainsi, dans la direction de la cure, il deviendra Un des  $S_1$  qui enclenche la mise en fonction du sinthome. C'est dans ce contexte, où s'est joué le premier choc du  $S_1$  sur le corps comme événement traumatique, qu'Un psychanalyste peut créer les conditions de production du sinthome. Je suis conduit à dire que – comme lorsqu'on traite du fonctionnement du sinthome – on peut penser que la fonction de l'analyste s'inscrit dans un autre usage du  $S_1$ . Ainsi, la fonction de l'analyste pratique l'usage du même, sans substitution.

Par conséquent, tout comme la fonction de l'analyste reconduit le parlêtre aux premiers signifiants de sa position existentielle, la rencontre avec un psychanalyste répercuté le

---

« une seule fois » de la rencontre traumatique, de la jouissance singulière propre au sinthome. Arrivé à cet instant *sinthomatique*, se dessine pour le parlêtre le ne cesse pas de la répétition d'un processus. Je peux dire, avec Lacan, que le psychanalyste est un sinthome.

*Traduit du portugais par Pedro Pereira*

[1] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.

[2] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 23 mai 2007, inédit.

[3] Miller J.-A., *Perspectiva do Seminário XXIII de Lacan : O Sintoma*. Rio de Janeiro, Zahar, 2009, p. 116.

[4] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », *op. cit.*

[5] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 137.

[6] Lacan J.-A., *Ibid.*, p. 135.

[7] Miller J.-A., *Perspectiva do Seminário XXIII de Lacan : O Sintoma*, *op. cit.*, p. 29.

[8] Lacan J., « La troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, octobre 2011, p. 32.

[9] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 15.

[10] Miller J.-A., « l'inconscient et le corps parlant », *Scilicet*, Paris, collection rue Huysmans, 2015, p. 33.

## **La consistance imaginaire du corps [1]**

***Leonora Troianovski***

Dans le Séminaire XXIII, Lacan parle de la consistance imaginaire du corps, conception qui s'inscrit dans son dernier enseignement. Cette nouvelle conceptualisation du corps correspond à un changement de perspective qu'il commence à élaborer autour du Séminaire XX, et dont les conséquences seront fondamentales, tant au plan épistémique que dans le champ de la pratique.

Il anticipe ainsi dès les années soixante-dix et nous offre les outils pour « analyser le parlêtre » [2]. Telle est la formule que J.-A. Miller nous propose comme indice de l'actualité de la psychanalyse, une psychanalyse à la hauteur du XXI<sup>e</sup> siècle – et de l'enseignement de Lacan.

### **1. Changement de perspective : reprendre les choses à partir de la jouissance.**

Le pivot de ce changement de perspective est la jouissance : partir de la « jouissance qu'il y a », c'est ébranler tout l'appareil conceptuel, sans le détruire ni le nier, mais plutôt le déformer, le tordre topologiquement.

Comme nous le savons, prendre les choses à partir du S barré suppose de privilégier l'effet mortifiant du signifiant : le sujet est ce que représente un signifiant pour un autre signifiant. Le corps est vidé de jouissance à partir de l'opération de « significantisation » et en compensation revitalisé au moyen de l'objet *a*.

---

Considérer les choses du point de vue de la jouissance impossible à négativer suppose un autre corps, un « corps vivant », où le signifiant opère comme cause de jouissance. « Le mystère du corps parlant » interroge ce joint entre le corps et la parole.

Dans le Séminaire XXIII, Lacan introduit un élément qu'il avait déjà abordé, mais qui dès lors occupera une place fondamentale : le trou. Nous pourrions dire qu'il serait un premier effet de la rencontre entre le corps et la parole, dont la portée se pluralise en sortant de la dicotomie « mortification vs production de jouissance ». Le choc du signifiant sur le corps produit le trou central autour duquel les trois dimensions R,S,I, pourront se nouer, tout en laissant une marque de jouissance.

Les différentes écritures du nœud permettent de rendre compte des vicissitudes de cette rencontre première, dans l'expérience de chaque *parlêtre* et ses modes singuliers de faire avec. Le travail de l'autiste en relation à ce qu'on nomme néo bord pourrait être un exemple, le *sinthome* de Joyce en serait un autre...

Le concept de mortification serait relayé par le trou et sa fonction dans la structure. La nouvelle conception du corps, le corps du parlêtre, aura un rapport direct avec cet effet de trou.

## 2. Le corps : le dire et la forme [3]

Nous trouvons ici trois termes qui étayaient la nouvelle définition du corps, non plus du sujet mais du parlêtre en lien, d'une part au dire et de l'autre à ce qu'il définira comme forme.

Lacan porte jusqu'à ses dernières conséquences l'idée que chez l'être parlant, les paroles ont un effet, affirmant que « les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. » [4] C'est par cette même voie, celle du dire, qu'il situe la portée de l'interprétation : il ne s'agit plus de vérité, ni de déchiffrement, mais de produire une résonance par l'équivoque au moyen de laquelle l'interprétation toucherait le corps. Pour que ce dire résonne, il faut que le corps y soit sensible. Lacan distingue certains orifices qui rendraient le corps sensible au dire : l'oreille et le regard. Sur ce point il faut signaler que le corps n'est pas affiné au trou [5]. Les trous réel, symbolique et imaginaire, ne sont pas les orifices du corps. Lacan nous montre dans les premiers chapitres du séminaire comment se produit cet effet de trou et sa fonction centrale dans la constitution du parlêtre.

La sensibilité au dire dont les pulsions seraient l'écho dans le corps, requiert le consentement ; c'est ce que nous enseigne l'autiste quand il veut obturer les deux orifices par excellence, l'oreille et le regard, en une tentative d'interdire le passage à un dire qui se fait intrusif.

Or pour Lacan, dans ce choix de deux : oreille et regard, il ne s'agit pas de cela. À propos du regard, il dit qu'à cause de la forme, « L'embarrassant est assurément qu'il n'y a pas que l'oreille » et que « L'individu se présente comme il est foutu, comme un corps. Et ce corps a une puissance de captivation qui est telle que, jusqu'à un certain point, c'est les aveugles qu'il faudrait envier. » [6]

Au « dire » qui produit de la jouissance, répondent la voix et le regard. Si la voix permet l'équivoque, le regard est ce qui met en fonction la forme à cause de laquelle « l'individu se présente comme il est foutu, comme un corps. »

Ici Lacan pointe le pouvoir captivant de la forme et ses vicissitudes : un corps se présenterait donc « comme il est foutu », c'est-à-dire comme il peut... C'est à partir de l'effet trou produit pas le langage que l'orifice prend consistance, comme le regard dans le cas de l'obsessionnel dont parle Lacan dans son Séminaire. L'être parlant est mordu



---

par le langage, dit-il, le langage « mange le réel » [7]. Donc, le trou en question ne se confond pas avec les orifices du corps : c'est le langage qui le produit – ou pas. Un dire premier est nécessaire pour rendre possible que le parlêtre se trouve captivé par la forme de son corps.

Ici, il ne parle plus de l'image dans les termes du stade du miroir ; pour évoquer ce qui arrive au parlêtre avec son corps, il introduit la référence de la « forme », qui suppose un nouage entre symbolique et imaginaire.

Il s'appuie sur la définition de Cantor pour parler du corps qui existe « comme sac de peau, vide, en-dehors et à côté de ses organes. [...] corps sans organes » [8] ; il situe ici l'origine imaginaire, « non de l'*un-tout-seul* qui est signifiant, marque, trait, coupure, mais de l'*un-en-plus* qu'est l'ensemble vide. » [9]

La formule de Cantor consigne le forçage, la béance, le non-rapport, tout en rendant compte de l'effet imaginaire de capture dans la forme, et se différencie de la conception aristotélicienne du corps (repris par la science) comme ensemble dont les éléments fonctionneraient en un tout unifié.

La consistance imaginaire, à la différence de la consistance de « l'image », implique le sens, le passage au mental, comme effet de la relation entre le dire et la forme : la consistance imaginaire contourne le trou produit par le dire, *troumatisme* de la rencontre première avec *lalangue*.

Lacan montre que le corps « tient » ou, si la consistance imaginaire fait défaut – comme pour Joyce quand il est frappé par ses camarades –, se défait comme la peau d'un fruit, et que cela est rendu possible par l'artifice du langage. Artifice par lequel un corps, imaginé comme un sac vide, peut se compter, se nommer comme un. Joyce montre que la consistance du corps-sac exige que ce sac soit fermé. Ce qui rend le corps comparable à un sac, c'est la corde qui l'enserme, puisqu'il s'agit d'une sphère trouée.

### 3. La consistance : du sac à la corde

À partir du fonctionnement du sinthome chez Joyce, Lacan nous enseigne qu'une dimension du corps reste du côté de la forme qui, dans le meilleur des cas, captive mais ne constitue pas tout ce qui est en jeu.

Il montre que, bien que nous ressentions notre corps comme une peau qui comme un sac retient un tas d'organes, il s'agit en réalité de bien autre chose : « le sac fait oublier le nœud ». Nœud qui sert de support à cet autre « *more geometrico* » qui justement « ne s'imagine pas. [...] je considère que se briser à la pratique des nœuds, c'est briser l'inhibition. L'inhibition : l'imaginaire se formerait d'inhibition mentale. » [10]

Après avoir imaginé la consistance, Lacan se remet à suivre le fil de ce qui se trame ; cela le conduit au nœud où il trouve une consistance « moins imaginaire », qui nous permet d'accéder au fait que notre consistance est de corde et non de sphère (consistance sans trou).

On en trouve un précieux exemple dans le récent témoignage de Jérôme Lecaux [11], où il dit que l'analyse menée à sa fin, c'est-à-dire au non-rapport, a impliqué pour lui de « User le regard et les artifices du symbolique jusqu'à la corde... jusqu'au squelette qui délimite le trou. »

Au-delà de la forme et du sens, Lacan rend compte « de ce qui de cette division [du sujet] constitue le réel » [12] : la consistance, saisie comme forme, exclut – à cause de la captation imaginaire – le point où le fil se noue et d'où s'ordonne l'énonciation.

Le nœud fait de l'orifice une fermeture, ce qui ne se saisit pas facilement puisque « Comparer cette fermeture à un trou, c'est évidemment quelque chose devant quoi la

---

pensée s'arrête » [13]. Lacan souligne que l'essence du nœud, c'est qu'au niveau du symbolique il est attaché, non plus sous la forme d'un orifice mais d'une fermeture. La consistance est une forme qui inclut un résidu restant hors de l'imaginaire et se localise sur la limite des autres registres. Parler de consistance imaginaire, dépasse conceptuellement l'imaginaire du stade du miroir qui réduit le corps à une image, il s'agit ici d'un imaginaire qui devient comme une prolifération du trou. Consistance qui implique les trois registres et dépend de ce qu'elle accomplisse la fonction de fermeture, de nouage.

*Traduit de l'espagnol par Anne Goalabré*

[1] Extrait du texte présenté dans *Espacio de la Escuela, Cartel Seminario 23*, Barcelone, décembre 2015.

[2] Miller J.-A., « l'inconscient et le corps parlant », *Scilicet*, Paris, Collection rue Huysmans, 2015, p. 28.

[3] Ceci est le deuxième sous-titre du premier chapitre du Séminaire XXIII, p. 11.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, p. 17.

[5] Vicens T., « Una nueva escritura : lo real, lo simbólico y lo imaginario », ELP CdC, Espacio Lectura del Seminario XXIII, Barcelone, 2007.

[6] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, op. cit. p. 18.

[7] *Ibid.*, p. 31ii [8] Miller, J.-M., « Annexes », *Le Séminaire*, livre XXIII, p. 214.

[8] Miller, J.-M., « Annexes », *Le Séminaire*, livre XXIII, p. 214.

[9] *Ibid.*

[10] Lacan J., « conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet* 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 59-60.

[11] Témoignage de passe présenté lors des XIV<sup>e</sup> Journées de l'EL4, Barcelone, décembre 2015.

[12] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, op. cit., p. 30.

[13] Lettres de l'École freudienne de Paris, n° 18, « Journée des cartels », 1976.

---

## **Sans corps, une relation avec le corps**

**Julio González**

Dans sa conférence « L'inconscient et le corps parlant » Jacques-Alain Miller indique que « le corps parlant jouit donc sur deux registres : d'une part, il jouit de lui-même, il s'affecte de jouissance, il *se jouit* – emploi réfléchi du verbe –, d'autre part, un organe de ce corps se distingue de jouir pour lui-même, il condense et isole une jouissance à part qui se répartit sur les objets *a*. C'est en quoi le corps parlant est divisé quant à sa jouissance. » [1] Division entre deux registres du corps, celui de l'Un-corps et celui de l'objet *a*.

Sylvia Salman souligne que nous avons là deux dimensions du réel : « un réel comme événement de corps en tant que corps affecté par un dire, soit de l'analysant, soit de l'analyste, et qui fait alors événement. Et un réel pulsionnel, circonscrit et localisé sur un trajet et dans une fixation à un objet » [2] Division non pas entre deux corps, mais qui rend compte d'une « scission interne à la jouissance. » [3]

Je prendrai cette scission comme point de départ pour aborder quelques questions sur l'autisme. Y a-t-il cette scission dans l'autisme ? Cela nous renvoie-t-il à la proposition d'Éric Laurent d'une « foreclusion du trou » propre à l'autisme ? Quoi qu'il en soit, pour

---

le moment, il s'agit de rendre compte de la relation du sujet autiste avec une telle scission, qu'elle soit là ou pas, pour envisager la question de l'envahissement de jouissance dans le corps et la nécessité d'un retour de la jouissance sur un bord. D'où la pertinence de différencier événement de corps et phénomène de bord ; ou, comme l'indique Éric Laurent, de prendre en compte que le fait de ne pas avoir un corps n'élude pas la problématique de la relation à celui-ci. Silvia Elena Tendlarz reprend cette question dans son texte « Usages du corps chez les autistes » paru sur le site VI ENAPOL : « Pour Éric Laurent, l'absence de corps pour le sujet autiste est déjà une relation avec le corps du fait d'une relation avec ses orifices et avec un usage de l'espace. » [4]

### *Un trou sans bord*

Dans *La bataille de l'autisme*, la thèse de É. Laurent est celle de la forclusion du trou dans l'autisme, d'où le fait que l'autiste se présente comme un être sans trou et donc sans corps. Quelques années auparavant, il avait avancé cette notion d'un être sans trou en indiquant que, dans l'autisme, le sujet était « structuré comme une bande de Moebius ». [5] Mais il précise maintenant qu'il s'agit d'une absence de bord topologique entre le symbolique et le réel, accentuant la figure topologique du tore à la place de la bande de Moebius.

Cette absence de bord fait que la pulsion ne pourra pas faire son circuit autour de l'objet, que le corps ne pourra pas se constituer et que la jouissance fera retour sur un bord. Il s'agit donc dans l'autisme de l'absence d'un bord, qui délimite le trou, et d'un retour de jouissance sur le bord. Thèse qui permet d'aborder, dans l'autisme, une clinique du *parlêtre* et du corps parlant.

Distinguons deux trous. D'une part le trou dans le réel, sans bord, et d'autre part le trou dans le symbolique, qui le détermine. Dans l'autisme, nous pouvons situer ce premier trou qui renvoie à l'impact de *lalangue*, à l'événement de corps, mais sans la constitution d'un bord à partir du trou du symbolique. Et, sans ce bord, il ne peut y avoir de surface du corps pour une inscription de jouissance, l'identification spéculaire ne pouvant se faire.

L'objet *a* ne trouvera pas forme dans l'Autre, ne se réglera pas sur l'Autre, ce qui fait que la trace de la rencontre avec la jouissance ne sera pas effacée. L'objet comme trou et bords pouvant condenser la jouissance informe due à l'impact de *lalangue* ne peut se constituer. Ceci a des conséquences importantes.

É. Laurent signale alors la répétition du Un, du  $S_1$  non relié à un  $S_2$ , répétition qui implique un effet de jouissance. Faute d'un effacement de la trace de jouissance, l'absence de médiation entre le signifiant et le corps a pour effet « une répercussion massive et immédiate, quasi instantanée sur le corps du sujet. » [6] L'objet *a* ne draine pas l'impact de jouissance sur le corps.

Une autre conséquence en est un fonctionnement propre de *lalangue*. Elle fonctionne toute seule, sur un mode hallucinatoire ; l'enfant autiste est confronté à « ce qu'il y a d'intraitable dans les équivoques de la langue », à une « impossible séparation avec le bruit de la langue comme réel insupportable » [7].

L'autiste va se défendre de ce réel insupportable en construisant un néo-bord, une carapace, une capsule, pour se protéger de la présence d'un Autre réel, face à ce que l'Autre a le plus en propre : la voix et le regard. Il peut parfois, par automutilation faute de la fonction de l'objet, essayer de faire un trou pour faire sortir l'excès de corps qui l'envahit. C'est pourquoi le pari de la psychanalyse est de rendre possible une extraction

---

de l'objet, un desserrement du néo-bord, pour favoriser un éloignement progressif de l'objet quant au corps, et pour qu'il entre dans l'échange.

### 3.- *Trois moments dans la cure de Carlos*

J'ai commencé à rencontrer Carlos au milieu de l'année 2013, il avait alors sept ans. De cette cure je retiendrai trois moments.

a. Un jour il s'est approché du miroir qui était dans la pièce. Je lui ai indiqué la présence de son image, il m'a regardé vaguement avec un semblant de sourire. Après cela, il s'est mis à bouger devant le miroir, en regardant vers le bord, vers la jointure entre la surface du miroir et le cadre. Je n'étais pas alors à côté de lui, j'étais perpendiculaire à lui, en angle droit, hors de la surface du miroir. Carlos s'est déplacé jusqu'à faire apparaître mon image sur le bord.

Cette scène rendait compte de la difficulté de Carlos avec l'expérience du miroir. Son image spéculaire ne semblait pas beaucoup l'intéresser, et ne produisait ni rencontre ni assomption jubilatoire. Il y manquait cet « échange des regards » [8] qui permet la manipulation du regard comme « objet le plus évanouissant » [9]. Le regard ne se réglait pas sur le lieu du manque dans l'Autre ; mais il y avait cependant une certaine localisation, une capture dans l'imaginaire, sans qu'elle ne donne forme. Et son geste venait maintenir à distance un Autre réel, dont la présence était rendue inquiétante par l'objet regard.

Il s'agissait également d'un progrès par rapport à une séance précédente, en début de traitement, où Carlos, ignorant ma présence, s'était aussi intéressé aux bords du miroir mais alors sans faire apparaître mon image à la limite du visible. Ce pas n'a pu se faire qu'après un travail préalable sur le trou et les bruits du corps.

Le transfert s'est établi sous cette modalité. Je me suis appuyé sur la fonction du double, et j'orientais la cure de façon à développer la construction d'un néo-bord.

b. Lors d'une séance ultérieure, Carlos s'est mis à manipuler la pâte à modeler et à émettre un « ahhhhh » en même temps qu'il la perçait de trous. J'ai modulé comme lui une sorte de : « ahhhgujeeeroooooohhh ». Carlos émit quelques sons modulés, ceux avec lesquels je nommais la pâte à modeler, toujours avec sa modulation. Il s'est approché et a collé sa bouche sur la mienne, puis il m'a donné un baiser.

J'ai essayé ensuite de répéter la séquence, mais, cette fois-ci, Carlos a appuyé sa bouche sur l'ouverture du trou du tambour d'une machine à laver en jouet – qui n'avait pas de porte. Il fut pris alors d'un rictus, d'une contraction de la main, du visage, du cou, de la gorge. Et il fit un son plaintif qui se transforma progressivement en un cri. Puis il s'est calmé. Lui proposant de clore la séance, il me dit d'une voix mécanique : « non, je ne veux pas ». Il a pris la pâte à modeler et, en la modelant, elle lui est tombée des mains : il s'est mis à aller d'un bout à l'autre de la pièce en criant « ahhhhh ». J'ai ramassé le morceau de pâte à modeler je lui ai dit : « tiens, un ah ». Il a pu partir avec, et j'ai terminé la séance.

---

En mettant sa bouche sur la mienne, Carlos avait essayé d'attraper un trou corporel venant de mon corps pour le coller au sien, comme s'il avait pu, de cette façon, extraire la voix et la coller comme un organe sur son corps. Mais l'objet manquait de bords, n'étant pas situé chez l'Autre. Il n'était pas possible d'incorporer la voix comme bord sur le corps. C'est ce qu'a mis en évidence mon initiative de répéter la séquence : l'apparition de l'objet sans forme dans sa dimension envahissante.

J'ai donc été averti des risques, dans la direction de la cure, à pousser le sujet à parler, car, dans certaines circonstances, parler suppose une sorte d'automutilation qui rend présent « le corps qui s'oublie dans le dire » [10], une extraction brute de l'objet, ce dont il faut protéger le sujet.

c. Les séances suivantes ont consisté dans la répétition d'une même séquence. Il prenait les pions d'un jeu de dames pour les lancer dans un verre en plastique, puis les enlevait pour les lancer à nouveau. Quelques pions tombaient sur la table ou sur le sol en faisant du bruit, mais, lui, restait silencieux.

Quand je proposais de participer, il repoussait ma main en disant : « non ». J'ai compris que Carlos essayait de traiter ce qui s'était passé auparavant, l'impossible tâche d'extraire la voix.

Comment alors participer à ce travail ? Je me suis mis à ramasser les pions qui tombaient et à les mettre sur la table ; il les regardait et s'en servait à nouveau. Puis j'ai commencé à les faire tomber bruyamment sur la table en accompagnant cela d'un « cling, cling, cling », une onomatopée du claquement des pions. Carlos se mit à faire quelques vocalises, qui ouvraient une possible dimension imaginaire en captant la voix. Quand j'en ai parlé en contrôle, je fus surpris par la proposition de l'analyste d'enregistrer sur le portable cette activité, la sienne et la mienne, et de la montrer ensuite à Carlos. Je n'avais jamais pensé à cette possibilité d'utiliser ainsi le portable.

Pour conclure, j'indiquerai quelques points qui me semblent importants, en lien avec cette proposition. Tout d'abord, elle évoque le dispositif spéculaire, la présence du miroir plan comme lieu de l'Autre où loger l'objet. En l'occurrence, il s'agit d'éloigner l'objet du corps pour le faire entrer dans l'échange, dans le lien social [11]. Et, en second point, c'est une proposition qui ouvre la possibilité d'une articulation et d'un traitement de l'objet voix et de l'objet regard, objets qui présentent un Autre réel dont l'autiste se protège.

*Traduit de l'espagnol par Geneviève Cloutour-Monribot et Joan Busquet*

[1] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. rue Huysmans, 2015, p. 33.

[2] Salman S., « El peso de lo real en la construcción del cuerpo », *El cuerpo hablante*, Grama ediciones, Buenos Aires 2015, p.131.

[3] *Ibid.*, p. 132

[4] Tendlarz S. E., « Usos del cuerpo en el autismo » en <http://www.enapol.com/es/template.php?file=Las-Conversaciones-del-ENAPOL/Usos-del-cuerpo-en-los-autistas/Silvia-Elena-Tendlarz.html>

[5] Laurent É., « De quelques problèmes de surface dans la psychose et l'autisme », *Quarto* n°2, 1981, p.30.

[6] Laurent É., *La bataille de l'autisme*, Paris, Navarin, le Champ freudien, 2012, p. 89.

[7] *Ibid.*, p. 77.

[8] Lacan J., « De nos antécédents », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.70.

[9] *Ibid.*, p.70<sup>ii</sup>

[10] Laurent É., *La bataille de l'autisme*, *op. cit.*, p.96.

[11] *Ibid.*, p. 75.

## La tristesse de la chair

### Beatriz Premazzi

La question qui m'a fait m'intéresser de plus près à Judith Butler et à sa démarche théorique, était l'intuition que cette « théorie » pourrait nous éclairer dans la recherche sur ce que nous appelons « la position mélancolique » [1]. J. Butler évoque dans l'ouvrage qui l'a rendue célèbre, *Trouble dans le genre*, une position entre mélancolie et rage contestataire [2]. Ce qu'elle appelle « mélancolie de genre » n'est pas le même concept que celui que nous essayons de définir dans notre recherche. Mais nous pourrions reconnaître, dans cette oscillation, certains sujets féminins qui s'adressent à l'analyste ; sujets qui ne présentent pas un problème de position sexuelle, mais des identifications trop instables qui rendent difficiles la localisation de la jouissance dans un symptôme.

Les *gender studies* ont donné une assise théorique aux revendications des mouvements gays et lesbiennes, aux personnes transgenres et aux derniers arrivés du « sexe neutre ». Leur portée politique est donc indiscutable, malgré la résistance d'une partie de la société sur des sujets précis comme le mariage entre personnes de même sexe, l'enfantement par l'entremise de mères porteuses ou l'adoption par les couples homosexuels. Les avancées de la biotechnologie vont de pair avec ce discours qui trouve sa validité dans l'université, dans un premier temps, pour passer dans le discours commun sous la forme d'une évidence.

#### *Disparition du nom*

Judith Butler est considérée comme appartenant à la troisième vague féministe, celle qui veut faire disparaître le signifiant femme. Elle dira que « la viabilité de l'homme et de la femme comme noms sont mis en cause par le jeu dissonant des attributs » [3]. Elle ne le mentionne pas explicitement, mais les « attributs » masculins ou féminins sont ce qui différencie les sexes anatomiques (pénis, vagin, par exemple), qui pour J. Butler sont accidentel : un « homme » ayant un attribut féminin, quel qu'il soit, peut maintenir l'intégrité de genre. Les deux noms sont ainsi visés, mais n'oublions pas qu'une des critiques adressée à la psychanalyse est de faire de la femme un phallus qui viendrait faire exister le sujet masculin qui a le Phallus (la majuscule est de J. Butler). « C'est un Autre qui constitue non la limite de la masculinité dans une altérité féminine, mais le lieu où le masculin s'élabore lui-même. » [4] Donc, c'est la femme qui fait exister l'homme, et si l'on suit cette logique, la disparition de « la femme » entraîne celle de « l'homme ».

Cette troisième vague rejette donc radicalement toute nomination. Le sujet n'est plus obligé de se nommer, il se révèle sous le regard avec des gestes et une apparence. De ce point de vue, les différents courants féministes sont mis à mal. On pourrait le voir sur le versant qui questionne toute sexualité, mais aussi comme refus d'un nom, celui de « femme ». C'est Monique Wittig qui disait que « les lesbiennes ne sont pas des femmes. »



---

Clotilde Leguil se demande par ailleurs « s'il n'y a pas un rapport entre cette volonté de faire disparaître le signifiant “femme” de la langue et le refus de l'inconscient » [5].

#### *Deux tabous*

Judith Butler veut démontrer qu'à l'origine il y avait l'homosexualité. Pour cela, elle utilise sa lecture de la psychanalyse : « La thèse de Freud, nous dit-elle, sur la bisexualité constitutionnelle ne rend pas possible l'homosexualité [parce que pour lui] [...] seuls les opposés s'attirent » [6]. Les identifications sont le produit des substitutions à des relations d'objets perdus, elles résultent donc de la perte. C'est cette perte qui provoque dans l'identification de genre « une sorte de mélancolie dans laquelle le sexe de l'objet perdu est intériorisé comme une prohibition. Cette prohibition sanctionne et régule différentes identités genrées [l'adjectif est de Butler] et la loi du désir hétérosexuel » [7].

La mélancolie serait donc la réponse à la perte de l'objet du même sexe à cause du tabou de l'homosexualité. Tabou qui précède le tabou hétérosexuel de l'inceste qui est pour J. Butler de ne pas coucher avec le parent du sexe opposé (à différence tant de l'anthropologie que de la psychanalyse).

#### *Le performatif*

La performativité du genre pour Judith Butler est une parodie. Ce n'est pas une imitation d'un originel, mais imitation d'une imitation, dont le paradigme serait le *drag*, le travesti. La performance transgenre est une pratique du trouble, qui suscite l'inquiétude dans le genre parce qu'il met en question ce qui est réel ou irréel. Le *drag* est un acteur, la performativité pour devenir effective doit se répéter sans que cette répétition soit ni tout à fait déterminée ni tout à fait intentionnelle. « La performativité n'est pas un acte unique, mais une répétition, un rituel qui produit des effets de naturalisation et prend corps comme une temporalité. » [8]

Il y a deux moments distincts à souligner. Un premier moment (non chronologique) où la parodie se déploie pour montrer que l'hétérosexualité est un jeu de rôles qu'essaierait d'incarner, sans y parvenir, des figures idéales. Un deuxième où la performativité se déroule dans un rituel fait de répétition de toutes sortes de gestes, de mouvements et de **styles corporels** (c'est moi qui souligne). Tout cela donnerait l'illusion d'un « soi genre durable ».

#### *Le style de l'écriture*

Dans son article *Pour introduire à la lecture de Trouble dans le genre de Judith Butler* [9], Marie Jejcic, psychanalyste lacanienne, pointe d'abord la difficulté de lire cette auteure, difficulté qu'elle attribue à l'accumulation de références théoriques « qui font de la pensée, un mirage. Plus l'on s'en approche, plus elle s'évanouit. Comme le sexe, la pensée capitule devant les pensées ». Je soulignerais que pour M. Jejcic, ces pensées qui défilent tout au long de l'ouvrage ont un caractère plus visuel que logique, et que la méthode Butler de déconstruction est tributaire de son style performatif.

« L'écriture de Butler, pour M. Jejcic, témoigne de ce travail. Répétition, reprise, attente, labilité conceptuelle *performent* une pensée passive, hypnotisée ». Le style d'écriture renverrait à un style corporel, c'est une « répétition stylisée » pour Judith Butler. Elle nuance en disant que la question de style n'est pas un choix purement individuel qu'il suffirait de vouloir pour pouvoir le contrôler.

#### *Dans la clinique*

« **Je suis une erreur** ». Cette jeune femme qui vient consulter se vit comme « une erreur dans le monde », erreur qu'elle voudrait faire disparaître, ce qui n'est pas sans inquiéter l'analyste. Toujours en colère, elle en veut à ses parents d'avoir donné naissance à ce défaut qu'elle s'acharne à effacer.



---

Elle est venue consulter pour une « anorexie » à laquelle nous n'avons pas donné trop de consistance, en faisant l'hypothèse que c'est une manière de faire consister une image corporelle vivable pour elle.

Dans sa profession, l'erreur pourrait avoir des conséquences graves ; elle est donc parasitée par l'idée qu'elle pourrait se tromper et elle doit vérifier auprès de l'autre la justesse de ses actes.

L'analyste n'essaie pas de la dissuader d'être « un défaut », plutôt reconnaître l'universalité de son affirmation. De temps en temps, elle lui sert ses propres dires comme plat à consumer. Il va ainsi de son refus de « faire plaisir à l'autre » qui vient remplacer l'anorexie du début, manière de traiter la jouissance maternelle. Cela a permis pour l'instant de desserrer un peu la contrainte surmoïque et calmer en même temps la colère.

### « Je suis transparente »

C'est la plainte principale de cette autre femme. L'autre ne la voit pas et elle se sent donc exclue. L'effort d'avoir à deviner, ce que l'autre pense d'elle, l'épuise. Comment dès lors se présenter face à cet autre dont elle ne connaît pas les pensées.

La cure va se diriger vers le traitement de cet impossible, impossible de tout savoir, impossible de connaître les pensées de l'autre. Nous sommes orientés par les dires de la patiente qui ne peut pas s'empêcher de tout raconter à sa mère ; « transparence » est aussi le nom de ce dévoilement compulsif. La séance est un lieu où on peut aussi se taire et ne pas tout dire.

### Conclusion

Face à l'inconsistance de l'image corporelle, comme le montrent ces deux vignettes, la pensée est cependant bien consistante parce que substance jouissante. « Je suis une erreur », « Je suis transparente » nomment un « défaut » qui pousse le sujet à l'exclusion ou au pire. Dans le contexte du « genre », cette « position mélancolique » serait par contre un appel à corriger le défaut dans le corps. [10]

« Le style est l'homme même » [11], dit Lacan dans l'ouverture des *Écrits*, pour ajouter : « ni s'inquiéter de ce que l'homme ne soit plus référence si certaine. » Dans le « style est le genre » de J. Butler que reste-t-il du sujet ? Masque, corps sans symptôme ou corps déréalisé laissé à la science?

Quand l'interdit et la loi ne structurent plus rien, ils deviennent simples prohibitions morales. Sans la création des concepts, la pensée devient comme le corps, un mirage. Ce qui reste est un manifeste politique et idéologique qui promeut un rapport possible entre la nouvelle démocratie et la science.

Poser l'hypothèse de la mélancolie de la théorie de genre est un peu risqué mais elle reflète bien, en tout cas, notre époque déboussolée où la chair est plus triste que jamais.

[1] La « position mélancolique » dans l'hypermodernité, Séminaire d'orientation clinique 2015 de l'ASREEP-NLS à Genève. Animé par Babeth Hamel et Nelson Feldman.

[2] Voir aussi, à ce sujet, l'interview de Judith Butler fait par Nassia et Réginald Blanchet et publié dans Hurly-Burly, n° 3, p. 111-123.

[3] Butler J., *Trouble dans le genre*, Paris, Éditions La Découverte, 2005, p. 95.

[4] Butler J., *Ibid.*, p. 127.

[5] Leguil C., *L'être et le genre*. PUF, Paris, 2015, p. 40.

[6] Butler J., *op. cit.*, p. 152.

[7] Butler J., *op. cit.*, p.155. [8] Butler J., *op. cit.*, p. 36.

[9] [www.cairn.info/revue-la-revue-lacanienne-2007-4.htm](http://www.cairn.info/revue-la-revue-lacanienne-2007-4.htm).

[10] Je remercie notre collègue et amie Miriam Chorne pour ses précieux commentaires et remarques.

[11] Lacan J., « Ouverture de ce recueil », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 9.

---

## PAPERS 2014-16

### Le corps parlant L'inconscient au XXI siècle

#### SOMMAIRE

- Alvarenga E., *Do escabelo ao sinthoma e retorno*, P7  
Alvarez P., *Escabel*, P1  
    *Editorial*, P3  
Arenas A., *El misterio del cuerpo hablante*, P8  
Barbui A., *Esercizi*, P10  
Baudini S., *La clinica del parletre*, P10  
Blanchet R., *Jouir du corps de Dieu*, P6  
Bogochvol A., *Sexo, erotismo, libertinagem, pornografia*, P9  
Bonnaud H., *Reves de corps*, P3  
Briole G., *El cuerpo dentro de los muros*, P6  
Caretto S., *L'esploratore della psicoanalisi*, P7  
Caroz G., *L'image qui percute*, P6  
Carpentier D., *Shame le silence de la pulsion*, P7  
Carrijo da Cunha L.-F., *A crença no real e o amor*, P8  
Cavasola R., *Il corpo nella melanconia e nella mania*, P9  
Coccoz V., *El ser hablante se da aires...*, P1  
    *Editorial*, P2  
Coelho dos Santos T., *Os corpos falantes: sujeitados ao supereu ou ao supersocial?*, P2  
Conway J., *How to (K)not*, P8  
Cottet S., *Pornographie: censure du langage*, P5  
De Georges Ph., *L'inconscient du dernier Lacan*, P10  
De Panfilis C., *Il corpo della lettera*, P5  
Dicker S., *Lo que no miente es el goce*, P9  
Focchi M., *I corpi inerti e i corpi parlanti*, P8  
Forbes J., *Indo para o Rio como os novos desafios do real*, P3  
    *Editorial*, P7  
Fuentes A., *"Lo real, diré es el misterio del cuerpo que habla, el misterio del inconsciente"*, P3  
Gasbarro C., *Nacer malentendido. Oportunidad de una interpretación*, P5  
Galimberti F., *La forbice nel cervello: il nome propri di James Joyce*, P3  
Gault J.-L., *Le parletre et son sinthome*, P8  
Gonzales J., *Sin cuerpo, una relación con el cuerpo*, P10  
Goya A., *Porque el cuerpo goza el pensamiento fracasa: Lacan con Spinoza*, P5  
Gorostiza L., *El cogito lacaniano y el cuerpo (Primera parte)*, P6  
    *El cogito lacaniano y el cuerpo (Segunda parte)*, P7  
Hakobyan R., *My body is the event: le corps parlant dans l'art actuel*, P9  
Holguin C.-M., *Equivocar para encontrar un cuerpo*, P1  
    *Editorial*, P6

- 
- Iddan C., *Une feuille de vigne*, P5  
Kuperwajs I., *Apuntar a las tripas*, P8  
Linardou-Blanchet N., *Corps migrants de la photographie*, P4  
*Editorial*, P8  
Leguil C., *Les passions du corps au XXIe siècle*, P2  
*Editorial*, P5  
Lo Castro G., *Il corpo come sgabello (S.K. Beau)?*, P4  
Naveau L., *L'expérience du contrôle*, P1  
Naveau P., *Du portemanteau à l'escabeau*, P4  
Marchesini A., *Escabel: el nuevo nombre de la sublimación*, P7  
Mazzotti M., *Editoriale*, P1  
*Parlequivoco*, P1  
*Affezioni diverse del corpo palante*, P9  
*In fine*, P10  
Medin G., *Misterios del cuerpo infantil*, P7  
Meseguer O., *Le corps beau et le renard*, P9  
Murta A., *A funcao do analista na era do falasser*, P10  
Palomera V., *Corporización*, P2  
Paskvan E., *El guante vuelto del revés*, P9  
Pérez J.-F., *El cuerpo: el decir y la forma*, P6  
Portillo R., *Del inconsciente real al nudo borromeo*, P10  
Premazzi B., *La tristesse de la chair*, P10  
Ramirez C., *Le porno: quoi de neuf?*, P3  
Recalde M., *De lo privado a lo público, y retorno*, P3  
Rubinetti C., *El parletre y los tipos clínicos*, P4  
Santana A., *¿Cómo pensar las fórmulas de la sexuación cuando se analiza al parlêtre?*, P5  
Santiago J., *O novo imaginário e o corpo*, P4  
Seynhaeve B., *Vérité meneuse et fin d'analyse*, P2  
Simonetti A., *Variaciones imprevisibles en la sexualidad femenina*, P9  
Sota-Fuentes M.-J., *O ruído Schoenberg*, P6  
Tassinari A., *Che ne è oggi del corpo in psicoanalisi?*, P2  
Termini M., *Sulla debilità dell'immaginario*, P6  
Teixidó A., *El parletre, ese ser al que su cuerpo excede*, P4  
Troianovski E., *La consistencia imaginaria del cuerpo*, P10  
Velásquez C., *¿El cuerpo hablante es el cuerpo imaginario?*, P4  
Velásquez J.-F., *Goces y cuerpos en la multiplicidad femenina*, P3  
Veras M., *O outro no espelho*, P5  
Vieira M., *La voix, la resonance et la balle*, P10  
Vinciguerra R.-P., *Trous et restes*, P4  
Viscasillas G., *Un pequeno detaille*, P8  
Zlotnik M., *Poner al día la imagen con relación al sinthome*, P2
-

---